

Giulia Essyad

Pour susciter le désir – et le maintenir – n'importe quel objet culturel industriel (film, groupe de musique, jeu vidéo, monument touristique, religion, voire même certaines expositions) est accompagné d'une profusion d'imageries publicitaires, bibelots, peluches et *goodies* en tout genre. Si ce marketing n'est pas nouveau, force est de constater qu'il s'est considérablement développé depuis les années 2000. À tel point que le rapport semble s'être inversé : l'objet culturel dérive lui-même de produits dérivés, il n'est plus qu'un accessoire pour diffuser d'autres accessoires – la production délirante de films de super-héros Marvel ces dernières années apparaît, de ce point de vue, un cas d'école. Fabriqués à des échelles industrielles, tous ces dérivés ne cessent de muter, de se combiner à force d'appropriation, de fan art, de mèmes et de posts sur les réseaux sociaux. La plateforme DeviantArt, créée en 2000, se fait désormais la vitrine de ces formes dont l'origine s'est perdue et qui pullulent dans des univers à l'esthétique New Age. Chacun y réinvente son propre imaginaire, sa spiritualité, sa religion dans une forme de syncrétisme culturel.

Giulia Essyad préfère parler de compost culturel, de récits en décomposition, comme liquéfiés après une lente macération. C'est particulièrement prégnant dans les mondes de la fantasy et de la science-fiction : *Game of Thrones*, *Le Seigneur des anneaux* ou *Avatar* ne font qu'actualiser les croyances païennes ancestrales à l'ère du streaming et du cinéma en 3D. Or, ce terreau ne cesse d'alimenter un certain nombre d'archétypes résiduels : personnages héroïques et naïfs, hypersexués ou androgynes, mâtinés d'une couche exotique que l'on perçoit notamment dans la prédominance des chairs bleutées. Couleur la moins présente dans la nature, le bleu est un indice clair de l'artificiel, et partant du digital, de l'extra-terrestre et d'une certaine pureté (on rappellera au passage la représentation du sang avec un liquide bleu dans les publicités pour les serviettes hygiéniques).

Au sein de cet humus des stéréotypes, l'artiste va développer une œuvre faite de posters, de poupées, de packagings, de caissons lumineux et, éventuellement, de films. Giulia Essyad y met en scène son propre corps photographié dans une série de postures qui lorgnent autant vers l'histoire de l'art canonique que la publicité ou le selfie promotionnel. Une forme d'appropriation ou plutôt d'incorporation culturelle qui peut faire songer à des travaux comme ceux de Cindy Sherman. Mais là où la photographe américaine use d'un trop-plein de maquillage *uncanny* pour démonter les représentations genrées ou sociales, Giulia Essyad utilise elle les filtres chirurgicaux de Photoshop pour exacerber l'invisibilisation de certains corps et mettre à jour les mécanismes de fabrication de l'altérité. Or dans cet imaginaire des dérivés, si le corps bleu tend vers la perfection, le corps violet, peut-être parce qu'il tire sur le rouge, apparaît comme celui de la dégradation, de la punition, de la honte.

On doit en effet à *Charlie et la chocolaterie* (surtout dans ses adaptations cinématographiques) la création d'un motif particulièrement étrange, le « *blueberry inflation* ». Soit une séquence dans laquelle une petite fille grossit démesurément en quelques secondes devant d'autres enfants, tout en se couvrant de violet, se métamorphosant ainsi en une gigantesque myrtille dégoulinante de jus. Le foisonnement des images dérivées de ce thème, ainsi que la panoplie d'accessoires plus ou moins fétichistes qui y sont liés est proprement sidérante – consulter, de nouveau, deviantart.com. C'est sans doute que dans ce monde aseptisé des archétypes, le motif agit comme un retour violent du refoulé, mettant en scène quasi littéralement un corps obèse qui ne peut contenir ses fluides. Du bleu au violet, des rivages sereins des mondes enchantés aux tréfonds de l'inconscient, des poupées articulées aux déesses aguicheuses : « avec l'humour comme lubrifiant », les figures grotesques de Giulia Essyad détournent les codes véhiculés par les mythologies contemporaines, pour révéler l'idéologie coloniale, misogyne et grossophobe qui les soutient.

Paul Bernard